LE PRIX de l'abonnement à l'édition quotidienne, fait directement avec les porteurs, est de **20 SOUS** par semaine.

Chronique DE LA Ville

Calendrier de l'Abeille

Semaine du 11 au 19 Août.
Mardi, 11.—Ste-Suzanne.
Mercredi, 12.—Ste.-Claire.
Jeudi, 13.—S. Hippolyte.
Vendredi, 14.—St.-Eusèbe.
Samedi, 15.—L'Assomption.
Dimanche, 16.—S.-Hyacinthe.
Lundi, 17.—St.-Mamès.

Lever du soleil à 5 h. 26 m.; coucher 6 h. 42 m. Lune dernier quartier le 13 à 6 h. 56 m. du soir.

N. B.—Les lecteurs et lectrices de l'Abeille sont instamment priés lorsqu'ils auront le désir de voir annoncé dans le Calendrier de l'Abeille un événement intéressant le public de nous en adresser communication.

Convention de la Presse Louisianaise

L'Association de la Presse Louisianaise, a ajourné sa convention, après avoir siégé plus de deux jours. William E. Krebs, éditeur de la "Lake Charles American Press", a été nommé président de l'Association; L. E. Bentley, secrétaire, et L. D. Landfair, trésorier.

L'armée des rongeurs

A n'en pas douter, l'armée des rats à la Nouvelle-Orléans est destinée à être totalement exterminée. Vingt quatre piéges déposés à la douane pendant deux semaines, n'ont pas attrappé de rats, ce qui indique, d'après les chirurgiens, qu'il n'y en a pas sur ces lieux. Les employés de la douane diffèrent d'opinion, ils affirment voir de temps à autre des rongeurs circuler le long des murs, mais ne ressemblant pas à la même race que ceux capturés sous les quais et dans les entrepôts. Ils ont le poil très long, un air plus majestueux, et sont trop malins pour se laisser pincer par un piège.

Une femme imposteur

Une femme, dit-on, circule dans la partie des résidences de la ville, sollicitant de l'argent afin d'acheter une jambe en liège pour son fils. La "Charity Organization Society" désire faire savoir au public de ne pas donner d'argent à cette inconnue. On la soupçonne d'être la même personne qui a déjà récemment essayé de soustraire de l'argent pour l'achat d'une chaise à roulette pour son fils. Questionnée, elle donne invariablement une fausse adresse.

Luther E. Hall Jr.

Luther E. Hall, Jr., fils du gouverneur, accompagné de B. P. Davidson, est parti pour New-York, par le vapeur Creole. De là, il visitera les villes suivantes: Albany, Buffalo, Niagara, Detroit et Chicago. M. Hall se relève d'une longue maladie, et ce voyage est fait dans le but de rétablir sa santé ébranlée.

Un voleur de bijoux

Un nègre nommé James Johnson, employé par la "New Orleans Curio Store", 617, rue Canal, a été appréhendé et écroué à la première station de police. Il avait en sa possession une montre en or pour dame, d'une valeur de 50 dollars, et deux poches remplies de chaines de montre. On ignore la provenance de ces bijoux.

Agression

Pendant qu'Edward Hynes, 32 ans, 930, rue Frenchmen, lisait un journal, assis sur son escalier, hier après-midi vers 4 heures, il fut attaqué par deux inconnus, sans provocation, qui le frappèrent, à plusieurs reprises, à la face, et s'enfuirent, laissant leur victime gisant sur le trottoir. La police fait d'actives recherches pour découvrir les agresseurs.

Nouvelle ligne de vapeurs

La "United Fruit Company" annonce qu'elle établira bientôt une ligne de vapeurs, entre la Nouvelle-Orléans et les ports de Progreso, Vera Cruz et Tampico. Ces vapeurs quitteront régulièrement notre port toutes les semaines, et transporteront des passagers ainsi que du fret. C'est une bonne occasion qui se présente pour donner de l'extension à notre commerce, avec le Mexique, également avec l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud, pendant que la guerre bouleverse le continent Européen.

Les grains pour l'Europe

Le consul Belge M. L. de Waele a annoncé hier que dans quelques jours des vapeurs chargés de blé quitteront le port de la Nouvelle-Orléans pour la Belgique. Ce nouveau débouché, avec les facilités que donnent la "Texas & Pacific Company" et l' "Illinois Central Railroad" pour le transport des céréales, indique que notre port regagnera son prestige de l'ancien temps. Le commerce des grains est d'une grande importance, et sous peu, nos marchés encombrés seront déblayés. Il y a des millions de boisseaux de grains, en route, à destination de la Nouvelle-Orléans, et cette nouvelle a jeté la jubilation dans le camp de nos hommes d'affaires, qui se réjouissent de cette brillante perspective.

La cherté des vivres

La guerre en Europe a causé une augmentation subite dans le prix des choses de la première nécessité de la vie. Les consommateurs de la Nouvelle-Orléans sentent déja les effets désastreux de cette hausse inattendue. Hier, les épiciers au détail annonçaient cette triste nouvelle à leurs clients. Les classes pauvres et les classes ouvrières sont celles qui auront le plus à souffrir de cet état de choses. Elles feront bien de ne pas se livrer à des dépenses au-dessus de leur moyen, afin d'éviter de se trouver plus tard dans la gêne.

Vol de souliers fins

Deux nègres, Frank Augustine, alias Sultan, et Joseph Mathews, alias Red Devil, s'introduisirent hier matin, dans un wagon de marchandises de la "Southern Pacific Company", et firent main basse sur une caisse de souliers fins, qu'ils déposèrent dans un terrain vague. Dès qu'ils se virent découverts par l'agent Schieb, ils se sauvèrent dans la direction de la rue Marigny. L'agent fit feu a quatre reprises sur les escrocs. Un des noirs fit feu sur l'agent sans l'atteindre. Les deux voleurs disparurent dans une allée noire et étroite. Leur signalement a été donné à toutes les stations de police. La caisse de souliers a été remise à la compagnie.

Corps retrouvé

Le corps de John P. Casey, qui s'est noyé avant hier, en se baignant dans le fleuve, a été retrouvé flottant près de la plantation Aurora, par Isidore Pier, couleur. Casey était un marin du vapeur allemand Tiara, mouillé au pied de la rue London. Il était né à Newcastle, Angleterre.

Morte sans soins médicaux

A 5 heures, hier après-midi, Mme Veuve Rosie Fallon, âgée de 80 ans, 321, rue Wagner, est morte sans avoir reçu de secours médicaux.

Corps d'un noyé retrouvé

Louis Killian, habitant 3024, rue Royale, a trouvé hier matin à deux heures, flottant sur le fleuve, le corps de George Lewis, couleur, 19 ans, 617, rue Homer, à Alger. Il était employé sur le remorqueur Ella Andrews, et s'était noyé le 10 courant, au pied de la rue Montégut.

Domestique voleuse

Eleonora Bradley, femme de couleur, employée comme domestique par Mme Louis Schwartz, 926, rue Melpomène, a avoué avoir dérobé 9 dollars dans l'armoire de Mme Schwartz. Elle a été écrouée, et plainte a été déposée contre elle.

Cafetier arrêté

Depuis un mois, plus de cent cafetiers ont eu à comparaître devant la cour de district, pour avoir violé la loi Gay-Shattuck, et malgré tous ces exemples, journellement pour ainsi dire, nous avons à rapporter l'arrestation de quelque cafetier, inculpé d'avoir violé la dite loi. Hier soir à 8 heures 15, c'est Henry Thompson, cafetier, 4839, rue Constance, qui tombait dans les filets de la police pour avoir vendu 5 sous de bière à une femme. Un procès verbal a été dressé contre lui.

Cambrioleurs audacieux

La "Baltimore Shoe and Clothing Store", 838, rue Poydras, a été victime d'un vol audacieux. Des filous inconnus ont brisé une vitrine qui se trouvait en face du magasin, hier matin, et se sont emparés du contenu, d'une valeur de $28.50. Pas d'indice pour faire decouvrir les malfaiteurs.

Suicide

A 7 heures 20, hier soir, Charles Murat, 23 ans, 2127, rue Valence, s'est suicidé en se tirant un coup de revolver au côté gauche de la poitrine, devant la demeure de sa sœur, 4824, rue Camp. N'ayant pas de santé, c'est dans un moment de découragement qu'il a commis cet acte désespéré. Il n'était pas marié.

Le prix du sucre

Le prix du sucre augmente d'une façon étonnante. C'est le marché le plus affecté par la guerre en Europe. Un marchand en gros, dans le sucre, a dit hier: "Si la guerre continue encore quatre mois, je m'attends a voir le sucre se vendre 8 sous la livre." Beaucoup d'ordres envoyés aux raffinerie n'ont pas pu être remplis, ceux-ci, ne désirant pas vendre le stock en leur possession.

Ce ne sont que les clients réguliers qui ont la chance d'en acheter, et encore, les rafineurs limitent le montant de leurs achats. On attribue à deux raisons la cause de la rareté du sucre premièrement le manque de transport pour l'étranger, deuxièmement beaucoup de spéculateurs se sont retirés des affaires du sucre. De l'Ile de Cube à New-York, le fret sur le sucre a été augmenté de 9 sous par 100 livres, à 25 sous. On a tout lieu de croire, que, si les hostilités Européennes durent encore six mois, il y aurait des chances pour que le tarif soit maintenu en 1916. Les statistiques de la "American Sugar Refining Company," révèlent que la production de l'année dernière a été de 18,000,000 de tonnes de sucre. De ce montant les Etats-Unis ont produit 900,000 tonnes, et l'Etat de la Louisiane 250,000 tonnes.

Accidents

A 11 heures hier matin, William Boroguhs, 3 ans, 421, rue Sud Hennessey, en mangeant du poisson, s'est logé une arête dans la gorge. L'ambulance l'a transporté à l'Hôpital de la Charité, où il a fallu lui ouvrir la gorge pour en retirer l'arête.

Wm. Murphy, 2 ans, 8509, rue Belfast, en s'amusant avec des jouets sur le plancher de la cuisine, a avalé un poison liquide, pour empoisonner les fournis. Il a été transporté à l'Hôpital de la Charité. Son état inspire de l'inquiétude.

Le drame de Serajevo et la Russie.

Correspondance Spéciale de l'Abeille.

Munich. — Avec une obstination persistante certains journaux autrichiens et allemands "Le Pester Lloyd" entr'autres laissent entendre indirectement du moins, que la Russie fut pour quelque chose dans le drame de Serajevo.

Ces journaux très connus à la Wilhelmstrasse, racontent tous qu'un attaché de l'Ambassade de Russie à Vienne, aurait passé plusieurs jours à Serajevo, sans se montrer dans les milieux officiels, mais bien dans certains milieux serbes, etc...

On ne voit pas que ce déplacement d'un attaché russe puisse prouver la complicité de la Russie dans le drame de Serajevo. Sans le dire explicitement, les journaux en question l'insinuent assez clairement. C'est un symptôme de la mauvaise humeur austro-hongroise à l'égard de la Russie.

TONTON

Dans la pénombre de la remise, ouverte sur la cour ensoleilée du château, le chauffeur Pascal changeait un pneu.

Maigre et robuste, la barbe noire et la face pâle, il souquait ferme sur les leviers, avec des "bang!" sourds de mitron. Pas la peine, pourtant, de soigner tellement l'ouvrage, puisque, dans une heure, la limousine, les châtelains et lui-même allaient culbuter dans le ravin.

Car il était résolu à l'attentat. Quelles influences de lectures et de milieu, quel abandon moral et quelles misères physiques, quel mysticisme farouche et quelle pitié invertie avaient amené Pascal à l'inhumaine et vaine doctrine de la propagande par le fait ? Peu importe. Le certain, c'est qu'il était prêt à l'action.

Son fanatisme était si exalté que le malheureux allait sacrifier sa vie aussi aisément que celle des autres. Et il ne s'y mêlait aucune arrière-pensée de sinistre cabotinage, aucun espoir de drame retentissant ni de portrait dans les journaux, car, aux yeux du profane, il s'agirait d'un vulgaire accident, d'un banal fait divers.

Ses compagnons lui avaient suggéré ce coup sûr: s'engager comme chauffeur — puisqu'il était de la partie — chez des richards quelconques et, dès la première occasion favorable, anéantir toute la voiturée. Le hasard l'avait fait entrer la veille chez des châtelains, les Dupreux, en plein Dauphiné. Il s'était vaguement renseigné à l'office. Le patron, un gros usinier, vivait là pendant les vacances, avec sa famille et ses amis; sa feme, ses trois enfants et deux invités pour le moment. Le valet de chambre affirmait que Monsieur était une rosse et que Madame était pingre. Mais, tous ces êtres, Pascal n'était pas autrement curieux de les connaître. Il suffisait qu'il appartinssent à la classe qu'il voulait frapper.

Le jour même, on lui avait recommandé de tenir la voiture prête pour deux heures. Tout le monde se rendait dans un château voisin. La route courait à flanc de ravin. Un coup de volant du mauvais côté au premier virage en descente, et personne n'en reviendrait...

— C'est toi, le nouveau chauffeur ?

Pascal, qui achevait de dégager l'enveloppe de la jante, avait entendu derrière lui une petite voix assurée. Se retournant, il vit un bonhomme de six à sept ans, la figure délicate encadrée de boucles blondes, le torse moulé dans un jersey marin. Il tenait ses mains derrière son dos et cette mâle posture cambrait ses jambes nues et son petit ventre rond. Quelque enfant du château, sans doute ? Pascal lui répliqua rudement, tout en enlevant la chambre à air:

— Et toi, qu'est-ce que tu es ?

L'enfant répondit paisiblement:

— Moi, je m'appelle Gaston Dupreux..

Et il ajouta, d'un ton de bienveillance familière:

— Mais tout le monde m'appelle Tonton.

Un fils du patron... Il tombait bien. Le chauffeur, qui talquait une chambre neuve, restait sombre. Mais Tonton voulait le séduire.

— Je suis déjà fort, moi, en auto. Je connais tous les noms des choses: le différentiel, le changement de vitesse, le carburateur. Ma gouvernante dit que je sais mieux ça que ma table de multiplication.

Pascal donnait quelques coups de pompe pour s'assurer que la chambre n'avait pas de plis. La présence de ce moucheron l'irritat. Il sifflota. Mais Tonton insinua doucement:

— Paul, l'ancien chauffeur, quand il graissait, il me laissait toujours monter dans la voiture et m'asseoir au volant.

Pascal haussa les épaules.

— C'était son affaire.

Pas loquace, décidément, le nouveau chauffeur. Cependant, Tonton suivait son idée:

— En enlevant le coussin de la banquette, je peux déjà toucher les pédales.

Pascal insérait à grands coups de levier le talon dans la jante.

— Paul, poursuivait Tonton, il m'avait promis de m'apprendre à conduire quand j'aurais grandi encore un petit peu.

Et comme Pascal, attelé à la pompe haussait les épaules, Tonton corrigea, modeste:

— Oh! en première, naturellement.

Puis, dans un soupir:

— Mais voilà, il est parti. Papa l'a renvoyé.

— Pourquoi ? grogna Pascal.

— Papa disait comme ça que Paul comptait trop d'essence. Paul disait que ce n'était pas vrai. Alors ils se sont disputés, tu comprends.

Pascal ricana:

— Oui, je comprends!

— Moi, assura gravement Tonton, je crois que ce n'était pas vrai. Puisque Paul s'est fâché!

Surpris, le chauffeur, qui comptait ses coups de pompe, loucha vers le petit.

— Et puis, conclut Tonton avec une large assurance, même si c'était vrai, qu'est-ce que ça pouvait faire, puisque papa est riche ?

Pascal suspendit sa besogne. Quelles drôles d'idées vous ont tout de même ces petits bonshommes!

L'enfant eut-il l'intuition qu'il avait entamé l'hostilité de ce méchant chauffeur ? Il reprit, âpre a poursuivre son avantage:

— Dis donc, aujourd'hui, on va sortir. Paul me prenait toujours à côté de lui. Tu me prendras aussi, toi. C'est moi qui vois les vaches, d'avance.

Pascal, de nouveau, s'interrompit. Cet enfant serait de la promenade ? Brusquement il lui dit:

— Tu y tiens beaucoup, à en être aujourd'hui ?

Tonton se redressa:

— Moi ? Mais j'en suis toujours. On ne sort pas sans moi. Quand je serai grand, je serai chauffeur, comme toi. Quand on se fait conduire, on a l'air bête. Mais conduire, c'est chic.

Pascal écoutait mal. Le hasard avait voulu qu'il connût d'avance une de ses victimes prochaines et qu'il la sentît innocente. Avait-il le droit de la sacrifier à sa cause? En regardant ce petit blondin, il entrevit la face d'horreur de son action. Etait-elle si juste, et même si efficace ? Cet enfant, qu'il allait tuer, semblait meilleur que ceux dont il était né... Il connut un instant d'atroce angoisse, l'instant où, pour la première fois, il douta... Il crut réellement entendre craquer dans son cerveau l'édifice de sa croyance. Il se redressa, essuyant son front emperlé de sueur.

Alors Tonton, le voyant si las, lui dit d'une voix douce en tendant bravement ses petits bras:

— Veux-tu que je t'aide ?

Quelque chose comme un début de sanglot remua la poitrine de Pascal. Une buée de larmes lui piqua les yeux. Eh bien, non, décidément, il ne pourrait pas agir, au moins tant qu'il sentirait ce petit à ses côtés dans la voiture. Il lui semblait sortir d'une crise, d'un cauchemar. Et, dévisassant le joint de la pompe d'une main qui tremblait un peu, il lui répondit, d'une voix qui n'était guère plus sûre:

— Non, merci, Tonton. C'est fini....

MICHEL CORDAY.

L'Académie des Sciences et le Vatican.

Correspondance Spéciale de l'Abeille

Dans le compte rendu succinct qu'ils donnent des travaux des différentes sections de l'Institut, les journaux ont annoncé que l'Académie des Sciences venait de voter une somme de 2,000 francs au P. Lais pour la continuation de ses recherches scientifiques. Apoutons à ses renseignements que le lauréat est le directeur de l'Observatoire du Vatican et que le prix qui lui a été décerné est destiné à faciliter l'achèvement des travaux auquel cet observatoire s'est engagé, on vue de concourir à la construction de la carte photographique du ciel.

Nerveuse?

Mme Walter Vincent, de Pleasant Hill, N. C., écrit: "Pendant trois étés j'ai souffert de nervosité, d'affreuses douleurs dans mon dos et aux côtés, et souvent je tombais en faiblesse. Trois bouteilles de Cardui, le tonique pour la femme, me soulagèrent entièrement. Je me sens tout autre maintenant.

PRENEZ LE VIN DE

Cardui

LE TONIQUE POUR FEMMES

Pendant plus de 50 ans Cardui a aidé à soulager des douleurs des femmes, et à refaire la constitution des femmes faibles. Il fera la même chose pour vous si vous lui donnez un bon essai. N'attendez donc pas, mais commencez dès aujourd'hui à prendre le Vin de Cardui, car son usage ne peut vous nuire, mais vous fera certainement du bien.

E-72

PAPA TAFIA

Les uns disaient de lui: c'est un pas-grand'chose. Les autres, plus indulgents, le traitaient de vieux rigolo. Mais il était rigolo à ses heures.

Il avait, à quarante-cinq ans, connu mille et un avatars et exercé les métiers les plus divers et les plus imprévus. A Paris, on l'avait vu transporter les légumes, au petit jour, sur le carré des Halles. Puis s'apercevant sans doute que le régime végétarien ne lui valait rien, il avait gagné La Villette où on l'avait employé temporairement aux abattoirs. Mais un marchand de bestiaux grincheux l'avait congédié parce qu'un jour il s'était laissé surprendre en train de tailler un manche de couteau dans la corne d'un bœuf étonné.

Successivement, il avait ouvert des portières et distribué des prospectus. Puis il s'était fait embaucher comme aide déménageur. Mais là encore, il n'avait pas réussi. En opérant chez les particuliers, il cassait régulièrement toutes les pendules. Alors, dégoûté de Paris, il était retourné en Normandie, à Caen où on l'avait baptisé papa Tafia, parce que tous les dimanches il buvait son demi-litre d'eau-de-vie de Calvados.

Un jour, devant le débit de la mère Mouillote, sur la route de Caen à Ouistreham, il rencontra un de ses vieux amis, Célestin, le garde champêtre d'Ecorcheville, une plage très fréquentée par les Parisiens pendant les mois d'été. Célestin offrit à papa Tafia une bouteille de cidre bouché et lui demanda s'il avait des projets.

— J'en ai point, répondit papa Tafia... Et j'suis ben embêté.

— Ecoute. Moi je vas te proposer un poste de confiance, où que tu seras payé radis su l'ongle et que tu te feras des profits épatants.

—Célestin, c'est l'bon Dieu qui t'envoie! Parle.

Le garde-champêtre avança sa tête de vautour déplumé sur la table et dit à voix basse:

— Veux-tu être maître baigneux à Ecorcheville ?

— En quoi c'est-y qu'ça consiste ?

— T'auras qu'à te coller l'derrière dans l'eau tous les jours et à apprendre à nager aux Parisiens.

Papa Tafia éclata de rire et envoya une grosse claque sur les genoux de son interlocuteur:

— Farceur, va !

— Ça ne te chante point c'que j'te propose ?

— Mais si. S'ment, pour apprendre à nager aux Parisiens faudrait d'abord savouère... Et dame, Célestin, j'nage comme qui dirait un caillou au fond d'un saladier d'vin chaud.

— Bougre d'âne! Est-ce que tu crois qu't'as besoin d'savouère ? L'patron d'l'établissement de bains, y veut plus de baigneurs qui nagent, rapport à c'qu'y apprennent trop vite aux clients... Alors les clients y prennent pus d'leçons, tu comprends ? Viens-t'en demain avec moi à Ecorcheville; je te ferai embaucher et tu pourras m'payer un calvados numéro un pour la peine !

Dûment engagé par la direction des Bains d'Ecorcheville-sur-Mer, Tafia, coiffée d'un béret de marin et vêtu d'un magnifique tricot de laine rouge, commença, le premier août, ses fonctions de maître-baigneur.

Comme il faisait très chaud, les nombreux Parisiens en villégiature ne rêvaient que récréations nautiques et de dix heures à midi ou de quatre à six heures suivant la marée, papa Tafia évoluait à cinq mètres du bord entre les deux cordes de l'établissement.

Il avait une trentaine d'élèves, beaucoup de garçonnets et de fillettes de huit à dix ans, qu'il attrapait par la peau du cou et qu'il faisait barboter sous les yeux des parents émus. Afin de mieux impressionner les spectateurs, il esquissait des geestes de coupes savantes et simulait des "over arm strokes" imaginaires.

— Ah quel nageur, ce père Tafia! disaient les connaisseurs, en flanelle blanche sur la grève.

— Il paraît qu'il a essayé de traverser la Méditerranée à la nage.

—Oui, mais il en a été empêché par un coup de soleil, en rade d'Alger.

—Quel lascar, tout de même!

Papa Tafia enseignait aussi la natation à des jeunes Parisiennes parfumées et très blondes qu'il saisissait délicatement par le menton et auxquelles il disait de sa voix la plus suave:

— Doucement, ma petite dame.. Là... Doucement. Ecartez les bras et serrez les jambes... une, deusse! une deusse! Comment ?.... Vous avez bu une petite goutte? C'est rien. Le sel ça conserve.

Et elles raffolaient toutes de papa Tafia. Elles aimaient ses mains, cuites par le soleil, sa peau, bronzée par les embruns. Il prenait pour elles l'aspect fantastique d'un triton, d'un cousin germain du vieux Neptune. Et papa Tafia empochait les pourboires en disant:

— Ça ira! Ça ira! Encore trois ou quatre ans et vous saurez nager.

Un mâtin que la mer était un peu plus houleuse que d'habitude, vers dix heures, alors qu'une demi-douzaine de mamans, réunies sur la plage, assistaient aux joyeux ébats de leurs bambins, des cris aigus retentirent. L'on vit une gouvernante anglaise courir, à grandes enjambées vers les cabines et l'on entendit des appels réitérés.

— Pépé Tafia! Pépé Tafia!... Venez vite!... Ma petite garçon, il est emporté par la mer, sur son périssoire!...

Papa Tafia, très ennuyé d'être dérangé au cours de sa partie de piquet avec la caissière des Bains, ôta néanmoins sa vareuse, suivit l'Anglaise et aperçut le garçonnet en question, qui se débattait à trente mètres du rivage, essayant en vain de rattraper sa pagaie emportée à la dérive.

Papa Tafia ses mit à l'eau et courageusement s'avança dans la mer. En réalité, il n'avait pas peur de se noyer parce que la pente était très douce et parce qu'il savait qu'il ne pouvait pas perdre pied. Mais il faisait de grands gestes pour impressionner davantage les mères éplorées, debout, sur le rivage.

Il atteignit la périssoire, s'arrangea pour faire tomber l'enfant dans l'eau et le repêcher sans péril, puis il revint vers la plage, suffoqué, haletant, encouragé par les acclamations des dames qui déjà vantaient son brillant exploit. Toute la journée, on ne parla que du sauvetage accompli par papa Tafia. L'affaire, grossie par les rares spectateurs, prenait des proportions homériques. Il avait risqué sa vie. Il avait sauvé le moutard à quatre cents mètres de la plage. C'était un héros!

Quelques bonnes âmes proposèrent de célébrer solennellement la bravoure de papa Tafia. On fit une souscription en son honneur et une délégation de Parisiennes reconnaissantes alla prier le maire de lui remettre, à la fête du pays, le cadeau de la colonie étrangère.

Le 15 août, la cérémonie eut lieu sur la terrasse du casino. Le service d'ordre était dirigé et exécuté par le garde champêtre Célestin, qui riait dans sa moustache. Le Conseil municipal y assistait, sous la présidence du maire, ceint de son écharpe. Il y eut des discours. Enfin, après que la "Marseillaise" eût été jouée par l'Harmonie des Lascars du Calvados, le maire se leva, donna l'accolade à papa Tafia et lui remit le cadeau des Parisiens.

Sans se troubler le moins du monde, papa Tafia ouvrit le paquet et tira de son écrin une superbe montre en or, gravée à ses initiales. Il y eut un silence. Le maire attendait qu'il voulut bien réciter le petit compliment que le maître d'école lui avait fait apprendre. Tout à coup, papa Tafia se décida à parler. Après avoir regardé plusieurs fois la montre et son écrin, il demanda simplement:

— Où est la chaine ?

MAURICE DEKOBRA.

DES BOSSES IRRITANTES LUI COUVRAIENT LE CORPS

C'était comme de feu. Elle ne pouvait dormir la nuit. Son bébé avait lui aussi une éruption sur l'oreille. Le Savon et l'Onguent Cuticura les guérirent.

Route No. 3, Cooper, Tex. — "J'avais de fortes démangeaisons et tout mon corps se couvrit de petites bosses rouges. Cela me démangeait et je me grattais jusqu'au sang, ce qui me procurait des brûlures inquiétantes. Je ne pouvais dormir la nuit jusqu'à ce que je me procurai le Savon et l'Onguent Cuticura. Je me baignais dans l'eau chaude avec le Savon Cuticura et me mettais ensuite l'Onguent Cuticura, ce qui me guérit tout de suite. Deux semaines après avoir commencé mon traitement au Savon et Onguent Cuticura, je me trouvai de nouveau en parfaite santé, et n'ai plus éprouvé de maux depuis.

"Mon bébé avait une éruption sur l'oreille et derrière l'oreille, qui lui écorchait la peau. Le mal s'élargit, et son oreille en était presque cachée. Je le lavai bien avec le Savon Cuticura, y mettant ensuite l'Onguent Cuticura ce qui le guérit très vite. (Signé) Mme Mary Boles, 28 janvier 1914.

ECHANTILLONS GRATIS PAR LA POSTE.

Si vous voulez avoir la peau libre de boutons et de têtes noires, et un cuir chevelu sans pellicules et démangeaisons, commencez aujourd'hui à vous servir régulièrement du Savon Cuticura vous aidant d'applications de l'Onguent Cuticura. Quoiqu'ils soient en vente partout, un échantillon de chaque avec livret de 32 pages sera envoyé gratis sur demande. Adressez une carte-postale au "Cuticura, Dept. T., Boston."